

Christian Prigent : trou(v)er sa langue

Ouvrage publié avec le soutien des éditions P.O.L, de l'IMEC
et de la Melodia E. Jones Chair (USA).

Issu du colloque de Cerisy organisé avec l'aide
des universités d'Artois, de Savoie et de Valenciennes.

www.editions-hermann.fr

ISBN : 978 2 7056 9410 4

© 2017, Hermann Éditeurs, 6 rue Labrouste, 75015 Paris

Toute reproduction ou représentation de cet ouvrage, intégrale ou partielle, serait illicite sans l'autorisation de l'éditeur et constituerait une contrefaçon. Les cas strictement limités à l'usage privé ou de citation sont régis par la loi du 11 mars 1957.



COLLOQUE DE CERISY

Christian Prigent : trou(v)er sa langue

Avec des inédits de Christian Prigent

Sous la direction de

BÉNÉDICTE GORRILLOT ET FABRICE THUMEREL



hermann

Depuis 1876

Judith Prigent,
Christian Prigent torticole,
dessin, 2013.





Photographie de groupe du colloque *Christian Prigent : trou(v)er sa langue*
© Archives Pontigny-Cerisy.

Avant-propos

BÉNÉDICTE GORRILLOT ET FABRICE THUMEREL

Ce volume est issu du premier colloque international consacré à un contemporain capital, *Christian Prigent, trou(v)er sa langue*, organisé du 30 juin au 7 juillet 2014 par le Centre culturel international de Cerisy-la-Salle (CCIC), avec le soutien des universités d'Artois, de Savoie et de Valenciennes. Ce colloque, dirigé par Bénédicte Gorrillot, Sylvain Santi et Fabrice Thumerel, a été très aimablement accueilli par Édith Heurgon, Catherine de Gandillac et Philippe Kister à Cerisy et, pour une demi-journée, à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC, site de l'abbaye d'Ardenne) par Yoann Thommerel. Cette publication a aussi bénéficié du concours de la Melodia E. Jones Chair (US), via le Distinguished Professor Jean-Jacques Thomas (SUNY-Buffalo, US), et des éditions P.O.L, via son président-directeur général Paul Otchakovsky-Laurens. Le colloque-source a rassemblé autour de Christian Prigent, présent durant ces sept jours, des universitaires, des critiques, des journalistes, des artistes (cinéastes, acteurs, peintres) ainsi que d'autres créateurs – notamment plusieurs compagnons de l'écrivain ayant participé à la revue *TXT* qu'il a fondée à Rennes avec Jean-Luc Steinmetz, et dirigée de 1969 à 1993. Ce livre a voulu rester fidèle à cette variété des contributions proposées et mêle aux essais universitaires attendus, des entretiens avec les créateurs et artistes présents, des documents d'archives, des inédits d'écrivains – textes aboutis, carnets de notes ou dessins. L'auteur invitait d'ailleurs à cette variété des régimes de l'expression, par sa présence polygraphique, pour ne pas dire *poly-phonique*, dans le champ esthétique contemporain : comme poète, romancier, essayiste, traducteur – et de plus en plus traduit –, ou comme préfacier, chroniqueur et chroniqué, comme revuiste, interviewer et interviewé – souvent à la radio, notamment à France Culture, ou en colloque –, enfin comme performeur, duelliste, librettiste (récent) de chansons musiquées (notamment) par le compositeur Jean-Christophe Marti et interprétées en première audition, certains

midis, à Cerisy¹. L'écrit hélas, s'il empêche la fuite des paroles, perd leur empreinte sonore et ne peut garder le souvenir des mises en voix des « Commencements de *Commencement* » par Jean-Marc Bourg, des « Bidons de *Peep Show* » par Vanda Benes, ou des brèves lectures-performances par lesquelles Christian Prigent a ouvert chacune des sessions réflexives du colloque². Les *écrits-mis-en-voix* sont donc par force retournés à la *voix-de-l'écrit*.

Passé le prologue réflexif par lequel le colloque-source avait été ouvert (Bénédicte Gorrillot), les quatre parties du livre en recomposent le programme initial – inévitablement tributaire des contraintes présentes et des désistements imprévus – et s'articulent autour de quatre questions : quoi ? c'est-à-dire quel travail caractéristique de Prigent sur la langue héritée ? ; pourquoi ? à travers quoi ? avec qui ? Ainsi la première partie *Chanter en charabias (ou trou-vailler la faiblesse des formes)* étudie la façon dont l'écrivain trouve, tord, tourmente, travaille, par un ensemble de procédures techniques très précises, les canons formels de la langue poétique, notamment le vers (Tristan Hordé, Jean Renaud, Laurent Fourcaut). Le détour par la traduction (dialogue de Bénédicte Gorrillot avec Christian Prigent, réflexion de Marcelo Jacques de Moraes) permet de prolonger la réflexion en montrant jusqu'où cette expérimentation inouïe/désarmante sur la plasticité des formes traditionnelles peut trouver à s'exercer sur le dos d'autres langues étrangères (ici le latin de Martial) et jusqu'où elle peut être entendue (transposée, transmise, ouïe en son désir de [j]ouissance) dans d'autres langues que le français natif de l'écrivain (par exemple en brésilien). Or l'interrogation du traducteur étranger, soucieux de faire aussi accéder à l'oreille le signifiant écrit monstrueux (voire inaudible), amenait à questionner plus précisément les procédures concrètes de la *voix-de-l'écrit* théorisée par l'auteur, ce que réalise Jean-Pierre Bobillot dans la perspective de la médiopoétique.

La deuxième partie, *L'affrontement au réel des langues-en-corps*, tente de répondre au pourquoi et prolonge la description du comment

1. Depuis, une audition d'un ensemble plus conséquent de ces pièces mises en musique par Jean-Christophe Marti, *Commencements*, a été donnée à Paris, le 16 juin 2016 au Petit Théâtre du Kibélé, 12 rue de l'Échiquier (75010 Paris) par Vanda Benes (voix) et Emmanuel Olivier (piano). Voir <<http://www.labelle inutile.fr/2015/12/les-chansons-poemes-en-repetition.html>> (consulté le 28/07/2016).

2. On pourra trouver bon nombre d'enregistrements audio sur le blog *Autour de Christian Prigent* : voir <<https://autourdechristianprigent.blogspot.fr>> (consulté le 11/11/2016).

(quelle[s] langue[s]-Prigent trouvée[s]?). Pourquoi trouer les formes héritées de la langue poétique (dans les vers ou en prose)? L'une des causes, voire la principale, est la résistance de ce que Prigent appelle *réel* (nature ou corps) à se laisser nommer. Tous les articles de ce chapitre interrogent, en variant les points de vue et le *corpus* étudié – cycle des récits à matière autobiographique (Fabrice Thumerel), *fictions* de l'époque *TXT* (Philippe Boutibonnes) – cette définition problématique du réel et s'attachent plus particulièrement à la tension qui anime l'écriture prigentienne entre Éros et Thanatos (Éric Clémens). Mais ils renouvellent aussi la lecture strictement négative de cet affrontement, en insistant sur la part positive de jouissance permise grâce aux langues trouvées – ou dans les langues traversées – (Philippe Met) ou sur le jeu oxymorique et consubstantiel entre lucidité critique (sur le défaut des formes héritées) et (j)ouissance possible d'une certaine émotion lyrique (Jean-Claude Pinson).

La troisième partie *Le « bâti des langues » traversées* propose justement d'éclairer la bibliothèque de ces langues traversées, mobilisées et trouées à leur tour, et souvent créées par des prédécesseurs remarquables. La succession des articles liste ainsi quelques ressources convoquées, soit en amont de l'écriture soit dans la théorisation *a posteriori*, par l'*horrible trouvailleur* (formule de Pierre Le Pillouër), et répond au « par quoi? » passe l'écriture-Prigent pour atteindre ce toucher problématique, rêvé et sensuel du trou du réel : ainsi la langue de Rabelais (Dominique Brancher) ou le ratage baroque (Chantal Lapeyre-Desmaison) ; les discours savants (Hugues Marchal) et discours politiques d'autorité dont les modèles anciens (notamment de la Révolution française) certes non directement convoqués par l'auteur, peuvent renouveler la lecture d'une certaine langue-Prigent en *débat démocratique* et éclairer les racines anciennes de l'idéal d'une « révolution poétique » (Éric Avocat) ; les slogans du modernisme, repris à Bataille et aux avant-gardes (Nathalie Quintane, Olivier Penot-Lacassagne) et non moins traversés, ou les clichés kitsch, cibles constantes de l'écrivain, mais avec lesquels il entretient un jeu non moins dialectique (David Christoffel).

La quatrième et dernière partie, *De TXT à l'archive : l'interlocution contemporaine des langues-Prigent*, loin de conclure la réflexion, la rouvre vers d'autres horizons d'étude. La/les langue(s)-Prigent n'est/ ne sont langue(s) que dans l'interlocution (Benveniste), dans un « avec qui ». Il paraissait donc éclairant de fournir quelques témoignages historiques de cette interlocution : dans le dialogue avec les amis poètes, comme le révèlent les extraits de la correspondance

tissée dès 1969 entre Jean-Pierre Verheggen et Christian Prigent (donnés en première publication), mais aussi l'essai critique de Jacques Demarcq sur *Ceuf-glotte* (publié en 1979) ou le récit réflexif d'une rencontre par Alain Frontier; dans les spasmes de la réception, allant du malentendu critique journalistique long à se dissiper (Christophe Kantcheff) à la proposition récente d'archivage institutionnelle (Typhaine Garnier); dans les transpositions artistiques de certaines pages de l'écrivain en films ou performances théâtralisées, abordées par les dialogues d'Éric Clémens avec les acteurs Jean-Marc Bourg et Vanda Benes et par le dialogue d'Élisabeth Cardonne-Arlyck avec la réalisatrice et monteuse Ginette Lavigne.

Réouverture après travaux titre l'un des livres de Michel Deguy (Galilée, 2007). Au lieu de conclure, nous *rouvrons après travaux* au plaisir de découvrir un inédit de Christian Prigent : « Journal. Décembre 2013/janvier 2014 ».

Mais, avant d'entrer dans le vif de notre sujet, nous souhaitons exprimer notre gratitude à Christian Prigent pour son engagement actif, tant pendant ces journées de juillet où il s'est volontiers prêté aux questions (malgré ses craintes face à l'exercice difficile d'un dédoublement entre l'instance auctoriale étudiée et l'homme de chair où elle s'incarne partiellement), que pour les actes auxquels il a généreusement donné des pages inédites de ses carnets, des dessins³ ainsi que les notes bibliographiques par lui collectées, sans lesquelles la bibliographie générale proposée en fin de volume n'aurait pu être établie dans les délais impartis de la parution. Nous remercions également tous les intervenants de cette semaine très riche, les deux secrétaires techniques du colloque⁴ et les auditeurs libres, ainsi que Judith Prigent⁵ qui nous a aimablement autorisés à reproduire deux

3. Voir l'*Album amicorum* accompagnant les extraits, en première publication, d'une correspondance inédite avec Jean-Pierre Verheggen.

4. Nous tenons ici à leur adresser des remerciements spécifiques. Mélanie Blondel et Justine Urru, alors en master recherche avec Bénédicte Gorrillot à l'université de Valenciennes, non contentes d'avoir assuré l'enregistrement audio intégral des sept jours du colloque en juillet 2014, ont accepté d'opérer le travail très ingrat de transcrire les rushes de tous les entretiens présents dans ce volume. Sans leur précieuse aide, le lissage écrit de ces échanges oraux aurait été beaucoup plus long et laborieux pour leurs intervenants respectifs.

5. Judith Prigent, née au Mans en 1992, vit et travaille à Paris. Elle intègre l'École des beaux-arts d'Angers, puis de Paris, où elle développe un travail de dessin et d'estampe. Elle a présenté en 2014 une première exposition personnelle à la galerie Malin-Robin (Paris), a participé à différentes expositions collectives entre Paris et

portraits de son père réalisés autour de 2013. Enfin, nous tenons à remercier très chaleureusement le Centre culturel international de Cerisy (CCIC) et l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC) et leurs représentants qui nous ont si aimablement et efficacement soutenus, ainsi que tous les mécènes qui ont financé l'organisation du colloque et la publication de ses actes (pour ces derniers, précisément les éditions P.O.L et la Melodia E. Jones Chair).

Et maintenant, selon l'injonction de l'auteur de *Commencement* (p. 19) : « Entrons dans la vie des actions! »

|| "es pieds", disait Baudelaire...!!/. Te reproche
... et vive la Zurbine à Zagout et vive la
... Kate // J'attends "Krrunnnnnnn...!!"
(gare les oreilles !!!) : haigretons, crocrombes,
Zauto maffus, serabuz, llants, schtonk...
(chez qui ça paraît ??) - gare au
flatane quand même !!
... moi, la "Belle Journée" hienté (un mois ?) -
... pensée élles avec karatix dédiations.
... fappé que tu antrega me trats et
... que pour fais bon crance...

Lettre de Christian Prigent à Jean-Pierre Verheggen, 1969.

Pour ouvrir

BÉNÉDICTE GORRILLOT

Pourquoi, en 2014, un colloque de sept jours sur Christian Prigent ? Et pourquoi d'abord sur sa langue ? Ces deux questions frontales seront ici abordées pour ouvrir la réflexion.

I. POURQUOI PLUTÔT PRIGENT ?

L'auteur Christian Prigent (né en 1945) se détache désormais dans le *champ* littéraire français contemporain – ce « système de relations différentielles entre les maisons d'édition, les revues, les groupes, les mouvements, les auteurs, les critiques, les lecteurs¹ » – comme ancien directeur de la revue d'avant-garde *TXT* (1969-1993), née de l'ambition de proposer une dissonance par rapport au surréalisme finissant ou au groupe *Tel Quel*² alors dominant, mais surtout par l'ampleur et la diversité de sa production personnelle. Si on se limite aux livres et recueils parus en édition courante (Al Dante, Argol, Christian Bourgois, Cadex et principalement P.O.L) ou moins courantes (par exemple L'Ambedui, Carte Blanche, Zulma...), son œuvre publiée compte soixante-deux titres, depuis *La Belle Journée* (Chambelland, 1969) jusqu'à *Les Amours Chino* (P.O.L, 2016). La diversité des genres éclate, comme dans cet aperçu : chroniques (*Six jours sur le Tour*; *Le Monde*

1. Fabrice Thumerel, « La Sociologie du champ », in Francis Marcoin et Fabrice Thumerel (dir.), *Manières de critiquer*, Arras, Artois Presses Université, 2001, p. 110 ; il résume ici les définitions de Pierre Bourdieu en 1966 dans « Champ intellectuel et projet créateur » et en 1971 dans « Champ du pouvoir, champ intellectuel et habitus de classe ».

2. Sur ce point, voir Fabrice Thumerel, « Passage des avant-gardes à *TXT* » (entretien avec Christian Prigent), in *Manières de critiquer, op. cit.*, p. 211-227 ; Bénédicte Gorrillot, « Les *TXT* et l'héritage surréaliste », in Olivier Penot-Lacassagne et Pierre Taminiaux (dir.), *Mélusine : Le Surréalisme en héritage (Les avant-gardes après 1945)*, n° XXVIII, 2008, p. 249-264 ; Bénédicte Gorrillot, « Christian Prigent, une écriture politique ? », in Henri Béhar et Pierre Taminiaux (dir.), *Poésie et politique au XX^e siècle*, Paris, Hermann, 2011, p. 181-183 ; Olivier Penot-Lacassagne, « Artaud, le toucher de l'être » (entretien avec Christian Prigent), in Olivier Penot-Lacassagne (dir.), *Artaud en revues*, Paris, L'Âge d'homme, 2005, p. 124-132.

est marrant); entretiens (*Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit; Christian Prigent, quatre temps*); essais littéraires (*Le Groin et le menhir* (Denis Roche); *Ceux qui merdRent*) ou essais sur des plasticiens (*Comme la peinture/Daniel Dezeuze; Viallat, la main perdue*); « fictions » au sens *TXT* (*L'Main; Power/Powder*); jeunesse (*Keuleuleu le Vorace*); lamento-bouffe (*Une phrase pour ma mère*); récits (*Le Professeur*); romans en prose (*Commencement; Demain, je meurs*) ou en vers (*Peep show; Météo des plages*); sortie (*Glossomanie*); poésie (*Écrits au couteau; La Vie moderne*); textes et CD (*Compile*); traductions (*DCL épigrammes de Martial*); voix (*L'Écriture, ça crispe le mou*), etc.³.

La variété générique autant que l'abondance des titres parus, les écarts avoués d'emblée par certaines étiquettes⁴ détournées d'autres arts (Lamento-bouffe) ou d'autres domaines discursifs (chroniques), ainsi que le choix d'appellations ironiquement non classificatrices (Textes et CD) ou empruntées à un champ dit *mineur* (jeunesse) ont rencontré l'attention d'une certaine critique littéraire d'abord médiatique (radio et journaux spécialisés) et des artistes (peintres, compositeurs, cinéastes ou acteurs) s'emparant très régulièrement de ces livres pour nourrir leurs propres créations⁵. Malgré une frilosité certaine dans les thèses soutenues et les enseignements⁶, la réception universitaire de cette œuvre protéiforme n'a cessé de croître, en particulier depuis

3. Voir les cahiers de tête, par exemple des *Amours Chino*, ou à la fin de ce volume la bibliographie générale. Y est proposée une première synthèse d'envergure du « Corpus *princeps* : œuvres de Christian Prigent » et du « Corpus secondaire : études sur Christian Prigent ». Le blog *Autour de Christian Prigent*, administré par Fabrice Thumerel, actualisera à l'avenir cette récapitulation bibliographique, sur : <<https://autourdechristianprigent.blogspot.fr/2014/06/recherche-bibliographie-generale.html>>.

4. Quand elles n'étaient pas de l'initiative de l'éditeur.

5. Voir en fin de volume la bibliographie générale.

6. À l'université, en France, on compte encore sur les doigts de la main, en 2016, les cours mettant (même partiellement) au programme un texte de Prigent ou les thèses soutenues consacrées (même partiellement) à l'auteur. Sur la réception critique des écrivains contemporains à l'université, voir ces études significatives : Didier Alexandre, Michel Collot, Jean-Yves Guérin et Michel Murat (dir.), *La Traversée des thèses*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2004; Jean-Yves Guérin, « La Recherche sur le vingtième siècle », *RHLF*, n° 1, janvier-mars 2005, p. 3-10; Marie-Odile André, Aline Marchand *et al.*, « La Littérature française contemporaine à l'épreuve du fichier central des thèses », *RHLF*, n° 3, novembre 2011, p. 695-716. Notons toutefois que ce dernier article ne mentionne pas les thèses partiellement consacrées à Prigent ou l'incluant dans un *corpus* d'étude, comme celle d'Hugues Marchal (*Corpoèmes*, Paris 3-Sorbonne Nouvelle, 2002).

1997⁷, en France comme à l'étranger – notamment au Brésil ou aux États-Unis, grâce à la médiation de plusieurs traductions⁸. À côté des interviews et comptes rendus journalistiques continus depuis les années *TXT*⁹, l'on dénombre désormais une masse significative d'articles isolés et de chapitres d'ouvrages universitaires (notamment dans les actes des colloques où l'écrivain est de plus en plus invité), et plusieurs numéros de revue consacrés à Christian Prigent¹⁰, cela en dépit de sa méfiance envers « le mythe de [la] *science critique*¹¹ ». En 2012, une première journée d'études entièrement consacrée aux *Auteurs de Christian Prigent* a été organisée à l'université de Bâle, en Suisse, par Hugues Marchal. Depuis 2014, un site web est spécifiquement dédié à l'écrivain¹². Et, symptôme de la reconnaissance sociopoétique grandissante de l'auteur, une citation d'*À quoi bon encore des poètes ?* a été proposée, en 2012, comme sujet de « Composition française » au CAPES externe de lettres modernes¹³. Cette intensification et cette internationalisation

7. 1997 semble marquer un tournant, concernant la parution d'articles portant sur Christian Prigent dans des lieux éditoriaux liés à l'université. On passe d'une cadence très inférieure à une par an (avant 1992), à une publication universitaire par an (observable entre 1994 et 1996), puis à plusieurs par an, à partir de 1997, le rythme s'accélégrant continuellement. Voir en fin de volume la bibliographie générale.

8. Voir la bibliographie générale. On peut citer, par exemple, Christian Prigent, *Knell (Glas)*, trad. anglaise par Raymond Federman, Buffalo, Tailspin Press, 1995 ; ou plus récemment *Christian Prigent*, trad. brésilienne par Marcelo Jacques de Moraes, Rio de Janeiro, Editora da Universidade do Estado do Rio de Janeiro, coll. « Ciranda da poesia », 2015.

9. Pour les comptes rendus en journaux (non universitaires) de 1969 à 2008, voir la bibliographie générale.

10. Voir en fin de volume la bibliographie générale, section « Corpus secondaire : études sur Christian Prigent ». Notons qu'il n'existe pas encore à ce jour de recension scientifique systématique de la bibliographie *de* et *sur* Christian Prigent, comme celles proposées par les Éditions Memini (coll. « Bibliographica ») ou par les Éditions de l'IMEC (coll. « Inventaires »).

11. Fabrice Thumerel, « Passage des avant-gardes à *TXT* » (entretien avec Christian Prigent), in *Manières de critiquer, op. cit.*, p. 220.

12. Voir Fabrice Thumerel, *Autour de Christian Prigent*, blog créé en janvier 2014, <<https://autourdechristianprigent.blogspot.fr>>.

13. « Le poète contemporain Christian Prigent a écrit : “Parce qu'elle embrasse passionnément le présent, la poésie affronte une in-signifiante : le sens du présent est dans cette in-signifiante, dans ce cadrage impossible des perspectives, dans ce flottement des savoirs, dans cette fuite des significations devant nos discours et nos croyances” (*À quoi bon encore des poètes ?*, Paris, P.O.L., 1996, p. 36). Commentez et éventuellement discutez ces propos en vous appuyant sur des exemples précis et variés » ; voir <http://media.devenirensignant.gouv.fr/file/capes_ext/87/1/lettmod_226871.pdf>

de la réception rendaient donc opportune l'organisation d'un colloque ample dédié en propre à cette œuvre, en sorte de permettre un premier bilan critique et d'ouvrir d'autres perspectives de lecture.

II. POURQUOI PLUTÔT LA LANGUE ?

Mais pourquoi avoir choisi la langue ? Nous avons simplement pris acte des déclarations nombreuses de l'écrivain qui nous enjoint de considérer d'abord, c'est-à-dire de manière primordiale et urgente, son rapport à la langue. Ainsi, dans *L'illisibilité en questions*, actes du colloque de San Diego de 2008 où il était l'un des invités d'honneur, il déclare : « La littérature est dévotion entière à la langue¹⁴ ». La même année, dans *Le Sens du toucher* (2008), on peut lire : « Question de la poésie et question de langue sont pour moi des formules quasiment interchangeables¹⁵ ». En 2012, dans « Credo (1) », ouvrant *L'Archive e(s)t l'œuvre e(s)t l'archive*, Prigent explique :

Nul n'écrit directement confronté au monde « extérieur » (la société, l'histoire, la nature) ou « intérieur » (l'inconscient, l'imaginaire, la « sensibilité »). On écrit devant un mur de textes et d'images levé entre soi et la pure expérience (le monde sans langue, la vie nue). De cette expérience, les nouvelles ne nous parviennent que filtrées par le bâti des langues, médiatisées par des paroles, des écrits, des images¹⁶.

Plus loin, il ajoute : « Ce matériau est notre *amnios*, au moins aussi marquant que l'*amnios* biologique. Il nous habite autant que nous l'habitons¹⁷. » On induit, adaptant la célèbre formule biblique, que pour Prigent, *au commencement est la langue* ou *le bâti des langues*.

(consulté le 04/08/2016). Voir aussi William Marx, « La Critique des professeurs », in *Manières de critiquer*, op. cit., p. 85-96 et notamment p. 92 : « La fortune universitaire de Valéry, c'est aussi son omniprésence dans les sujets de dissertation. »

14. Christian Prigent, « Du sens de l'absence de sens », in Bénédicte Gorrillot et Alain Lescart (dir.), *L'illisibilité en questions (avec Michel Deguy, Jean-Marie Gleize, Christian Prigent, Nathalie Quintane)*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2014, p. 36.

15. Christian Prigent, *Le Sens du toucher*, Sainte-Anastasia, Cadex, 2008, p. 14.

16. Christian Prigent, *L'Archive e(s)t l'œuvre e(s)t l'archive*, Saint-Germain-la-Blanche-Herbe, IMEC, coll. « Le Lieu de l'archive », 2012, p. 7.

17. *Ibid.*, p. 10.

Et quiconque veut aborder son œuvre, doit d'abord interroger cet « *amnios* » d'où tout découle (monde et sujet).

III. QUELLE(S) LANGUE(S) AMNIOTIQUE(S) ?

Mais de quelle langue s'agit-il précisément ? Le « Credo (1) » de 2012 propose une première réponse, *via* une définition d'ordre philologique. À la page 7 précédemment citée, un chiasme place en équivalence le « mur de textes et d'images » et « le bâti des langues » en les opposant tous deux à l'« expérience » « nue » ou « sans langue ». Ce montage invite strictement à induire qu'une langue *est* d'abord une bibliothèque, soit une somme de littérature construite par les œuvres des écrivains qui l'ont utilisée et enrichie. Citons à nouveau le « Credo (1) » : « Aucun texte ne s'écrit sans la médiation d'autres livres¹⁸. » L'auteur moderne retrouve ici un inconscient étymologique archaïque liant texte et tissage, langue et tressage de propos plus anciens, bref langue et intertextualité autant qu'interdiscursivité¹⁹. Ainsi Varron, au temps de Cicéron et Jules César, posait que *sermo*, signifiant le discours suivi, la conversation entre amis (privée), la manière de parler, le style, la langue, l'idiome, le langage²⁰, était dérivé du verbe *sero* : tisser, lier ensemble, nouer, enchaîner²¹.

Cette première réponse proposée par Prigent ouvre pourtant à de nouvelles questions. Car de la « littérature » ou de la « poésie » (mentionnées dans *L'Illisibilité en questions* ou *Le Sens du toucher*) aux « livres » et aux « textes » du « Credo (1) » évoqués comme quasi synonymes de « la langue », le saut extensif peut être très large – trop ? – et obscurcir la réponse. « Textes » autorise Rabelais ou Rimbaud, parmi les intertextes canoniquement *littéraires* constitutifs de la langue-Prigent, aussi bien que Martial ou Joyce, même si se pose ici le problème de la langue étrangère. Mais « textes » autorise aussi les « refrains idiots » des comptines

18. *Ibid.*, p. 7.

19. Point théorique remis à l'honneur au début du xx^e siècle, notamment par les recherches de Mikhaïl Bakhtine.

20. Voir Félix Gaffiot, art. « *Sermo* », in *Dictionnaire illustré latin/français* [1934], Paris, Hachette, 1976, p. 1429.

21. « *Sermo* (conversation) dérive, je crois, de *series* (série, enchaînement). [...] Par conséquent, *sermo* ne peut se dire d'une seule personne et implique l'idée d'interlocution. *Serere* (nouer, enchaîner) a produit aussi *conserere manum* (en venir aux mains) » (Varron, *De Lingua latina*, VI-64, site en ligne Agora Classica, <http://agora.class.fltr.ucl.ac.be/concordances/varron_lingua_latina_06/lecture/7.htm> [consulté le 12/08/2016]).

d'enfants ; et les coupures de journaux, comme par exemple de l'affaire Lip, dans *Power/Powder* ; ou les slogans de pub et les titres de boîtes de camembert, comme dans *Grand-mère Quéquette*... Prigent leur ajoute d'ailleurs, dans *L'Archive e(s)t l'œuvre e(s)t l'archive*, les intertextes « historiques, encyclopédiques, pornographiques, politiques » séparés de ceux dits « littéraires²² ». Quels sont donc exactement ces « autres livres » ou « textes » qui constituent la base feuilletée de la langue-*amnios* de l'écrivain – ce qui revient à se demander jusqu'où s'étend, pour lui, la notion de littérature ou de poésie ? Ont-ils tous le même statut d'engendrement ou d'accouchement de l'œuvre ?

La question se pose d'autant plus que la langue est aussi définie, par métaphore, comme un « mur », « un vêtement de signes²³ », ou un écran « de volubilité » « surimprim[é] [...] à la mutité de la “nature” ». Cette définition péjorativement connotée par la notion d'obstacle trahit une position linguistique critique, héritée des philosophies du soupçon développées après Kant, et aggravée par la phénoménologie et la psychanalyse contemporaines. La langue qui impose du verbal (du « volubile ») à du non verbal (« le mutique ») – que Prigent appelle tantôt « corps » ou « réel²⁴ » – installe un « écart violent », une trahison de traduction que l'auteur aggrave volontiers en « trou²⁵ » abyssal, entre « la “réalité” (corps socialement “parlé”) et le “réel” (cette sensation inraisonnable d'une épreuve de “vérité” qui déborde de partout les limites de ce corps)²⁶ ». La traduction de textes littéraires étrangers en français à laquelle se livre aussi l'écrivain ne fait d'ailleurs que creuser l'évidence de ce *trou*. Par exemple, en 2009, dans *INTER*, recueil de versions françaises

22. Christian Prigent, « Archives », *L'Archive e(s)t l'œuvre e(s)t l'archive*, *op. cit.*, p. 11.

23. Christian Prigent, *L'Archive e(s)t l'œuvre e(s)t l'archive*, *op. cit.*, p. 8 et pour les citations suivantes.

24. *Ibid.*, p. 9 et pour la citation suivante.

25. Voir, parmi maintes autres occurrences, la définition du « trou noir » ou « trou de la poésie », dans Christian Prigent, *Ceux qui merdRent*, Paris, P.O.L, 1991 : « Être comme un trou noir qu'on colle sur le mur blanc (sur le positif partout affirmé par les discours politiques, scientifiques, humanistes) pour une issue sur rien » (p. 122) ; « découvrir qu'aucun *nom* ne nomme le monde ; que corps et réel, expérience et vérité sont sans figures » (p. 123) ; « comme si la poésie ne pouvait surgir, à partir de ce découpage critique, que dans le creux qu'il ouvre : un trou sans définition *a priori*, sans plénitude de formes et de sens » (p. 210). Voir aussi l'étude d'Hugues Marchal, « Le Trou de Roger Rabbit : poétique et refus de la représentation dans l'œuvre de Christian Prigent », in Daniel Guillaume (dir.), *Poétiques et poésies contemporaines*, Bazas, Le Temps qu'il fait, 2003, p. 329-342.

26. Christian Prigent, *L'Archive e(s)t l'œuvre e(s)t l'archive*, *op. cit.*, p. 9.

du poème latin de Pascal Quignard *Inter aérias fagos*, Christian Prigent affirme : « Traduire [...], c'est donc une tâche impossible. On traduit cependant²⁷. » En 2014, en sous-titre des *DCL épigrammes de Martial*, il déclare des « recyclages » et non une traduction. On peut lire ici l'aveu que, à l'instar du réel sensuel, la langue-source de Martial ou Pascal Quignard échappe à la langue d'arrivée de Prigent, car voilée et rhabillée à tort par le *medium* du traducteur. Si l'on retourne la proposition en sa réciproque, on augure que la langue-source de Prigent, quand elle est traduite par des gorges étrangères, subit le même rhabillage-écran, est vouée aux mêmes recyclages par *défaut*.

Mais quelle langue-écran amniotique *travaille* exactement Prigent ? En 2012, il invite à « nommer ce matériau “culture”²⁸ ». La langue-écran serait la langue *culturelle*. À nouveau les questions se multiplient. Faut-il n'y entendre, en synonyme restrictif, que la langue construite par une certaine bibliothèque plus ou moins littéraire, évoquée précédemment ? Ou plus largement toute langue qui, par définition linguistique, est un inévitable tissage de codes hérités, chrono-, géo- et socio-localisés ? Par ailleurs, cette langue-écran culturelle est-elle la langue maternelle, c'est-à-dire héritée par la mère, depuis l'enfance ? Ou faut-il y inclure aussi le français hérité du père ? Précisément, concernant Christian Prigent, né à Saint-Brieuc en Bretagne, faut-il assimiler à la seule langue française la langue-écran héritée de la parentèle – père, mère, voire grands-mères ? Faudra-t-il, d'ailleurs, donner une réponse exclusive à notre interrogation définitionnelle ? Ou accepter que la langue-mur amniotique soit un pluriel – un feuilleté – de langues-fautives créant l'écart violent entre la *réalité* et le *réel* ?

IV. QUEL(S) RAPPORT(S) AUX LANGUES-ÉCRANS ?

Le complexe définitionnel ici pressenti laisse présager des rapports non moins complexes de l'écrivain à la langue, ou plutôt aux langues amniotiques trouant d'un vide incomblable l'expérience sensible véridique du réel. En témoigne à nouveau le « Credo (1) » de 2012 : « Nul n'écrit [...] sans [...] travailler à partir de, contre, à travers, avec (tous ces mouvements ensemble) [ce] matériau symbolique de significations

27. Christian Prigent in Bénédicte Gorrillot, Pascal Quignard (dir.), *INTER (autour d'Inter aérias fagos)*, avec les trad. françaises de P. Alferi, E. Clémens, M. Deguy, E. Hocquard, B. Gorrillot, C. Prigent et J. Stefan, Paris, Argol, 2011, p. 150.

28. Christian Prigent, *L'Archive e(s)t l'œuvre e(s)t l'archive*, op. cit., p. 10.

accumulées, liées, organisées, déposées dans les mémoires, les savoirs et les imaginaires²⁹. » En 2008, à San Diego, le créateur explique déjà :

Face aux discours qui nous disent quelque chose de cette vie, [...] ouvrages de philosophie, essai savant, analyse politique [...], [je sens] lever en moi le désir d'un autre mode d'approche de la vérité, d'une autre posture d'énonciation, d'un autre traitement des moyens d'expression : le désir de littérature, en somme³⁰.

D'un côté, afin de faire « autre chose » que rester dans la langue-fautive qui troue de mots exogènes, infectieux, la vérité mutique du réel, Christian Prigent affirme avec force qu'il faut écrire *contre*, transgresser, transpercer, soit trouer à son tour cette langue-fautive. Sa logique d'action ressortit à la dialectique : trouer la langue infectieuse qui troue le réel devrait permettre d'annuler le trou et de retrouver le réel, comme $-x = +$. L'injonction délivrée par l'écrivain est donc d'inventer une langue autre, dotée de cette efficace dialectique corrosive, comme ici en 2000 : « Écrire : trou du trou de force / dans la faiblesse des formes³¹ ». Or cette injonction est autant esthétique, qu'éthique et politique – au sens où l'entend Jacques Rancière, en 2007 : il s'agit, pour Prigent, de « constituer une sphère d'expérience [...] commune », en favorisant « l'émergence, dans les phrases usées du langage et du bercement vide de sens des comptines, de cet *inconnu* qui est appelé à faire sens et d'un rythme nouveau de la vie collective³² ». On en retire ici l'idée qu'étudier le rapport du créateur à la langue revient à clarifier son rapport à *des* langues clairement différenciées, voire opposées, dans leur valeur et leur statut (langues-écrans, langue désirée).

D'un autre côté, l'invention d'une langue autre n'est pas posée *a nihilo* : l'invention ne peut se passer de la/des langue(s) qu'elle conteste. Car, comme le souligne Prigent à la suite de Ponge, dans *Le Sens du toucher*, « on ne sort pas de la langue. En tout cas, pas par des moyens de langue (*on ne sort pas de l'arbre par des moyens d'arbre*, dit quelque part Ponge)³³ ». L'écrivain rappelle ici notre fatalité énoncée depuis

29. *Ibid.*, p. 9-10.

30. Christian Prigent, *L'illisibilité en questions*, *op. cit.*, p. 33.

31. Christian Prigent, « Salut les Anciens », in *Salut les anciens, Salut les modernes*, Paris, P.O.L., 2000, p. 16.

32. Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007, p. 11 et p. 15.

33. Christian Prigent, *Le Sens du toucher*, *op. cit.*, p. 31 et pour la citation suivante.

Aristote : nous sommes des *homo-loquens*³⁴, inévitablement *loquens*. C'est pourquoi, même si « on peut “croire voir” quelque chose qui suggère un *avant* sensuel de la prise verbale », on ne peut le *faire voir*, le montrer, le dire que par des mots. Ce *credo* rapproche passagèrement Prigent de la phénoménologie (qu'il biaise aussitôt par la négativité lacanienne) : seule la parole montre les choses ou du moins leur fuite – par quoi, selon la modernité négative à laquelle appartient l'écrivain, on peut accéder malgré tout au réel. Par là, l'auteur réactive une vérité étymologique archaïque du dire verbal, ce dire-*dicere* latin dérivé du grec *deiknumi-montrer*³⁵ où dire c'est faire-voir, mais désormais l'absence au lieu de l'antique présence. Le rapport de Prigent à la langue-écran amniotique est donc un rapport paradoxal, tendu par une contradiction violente clairement énoncée en 2012, dans « Credo (1) », quand il affirme qu'il faudra « travailler [...] contre [et...], avec (tous ces mouvements ensemble), ce matériau³⁶ ». Ce rapport tensionnel avec ledit matériau explique peut-être la complexité des tonalités énonciatives de ses livres, alliant carnavalesque, burlesque, mirlitonesque, ironie ou... comique pour apprivoiser sans le réduire, voire pour en tirer une jouissance (intellectuelle, esthétique?), le pathétique angoissant du *trou* volubile³⁷.

V. QUELLE(S) AUTRE(S) LANGUE(S)-PRIGENT ?

Le but de l'écriture de Christian Prigent s'éclaire alors, énoncé sans ambiguïté dans *L'illisibilité en questions* : « Les œuvres [ont pour charge] de “trouver une langue”. [...] Que veut dire “trouver une langue”?, sinon verbaliser autrement l'expérience que nous faisons du monde où nous vivons comme du monde qui vit en nous³⁸ ? » Le titre du colloque de 2014 a été inspiré par cette formule : « *trou(v)er sa langue* ». Il cite aussi quasi à l'identique l'intitulé d'un article qu'a fait paraître l'auteur en 1988, dans le numéro 113-114 d'*Action poétique* : « Trouver

34. Aristote dit en grec : « *logôn monôn anthropos echei* » (*La Politique*, livre I, 1253a).

35. Alfred Ernout et Antoine Meillet, art. « *Dico* », in *Dictionnaire étymologique de la langue latine* [1932], Paris, Klincksieck, 2001, p. 172-174.

36. Christian Prigent, *L'Archive e(s)t l'œuvre e(s)t l'archive*, op. cit., p. 9.

37. « L'angoisse, je la prends comme un fait. Et je travaille à la traiter. Ça veut dire, [...] bricoler face à son emprise toutes les misérables tactiques [...] dont je suis capable. » (Hervé Castanet et Christian Prigent, *Ne me faites pas dire ce que je n'écris pas*, Sainte-Anastasia, Cadex, 2004, p. 146.)

38. Christian Prigent, *L'illisibilité en questions*, op. cit., p. 31. La formule « trouver une langue » est reprise en 2012 dans *L'Archive e(s)t l'œuvre e(s)t l'archive*, op. cit., p. 17.

sa langue ». Mais nous y avons rajouté un raccourci typographique très années 1970 qui invite à lire simultanément ces deux enjeux majeurs et apparemment contradictoires de la langue-Prigent : trouver une langue-autre, tantôt nommée « littérature » ou « poésie » (répondant ainsi à la question de 1996, « à quoi bon encore des poètes³⁹? »), et trouer la/les langue(s)-fautive(s) qui troue(nt) la vérité sensuelle du réel, encore que l'écrivain réduise très tôt la hauteur de son ambition. En effet, en 1996, dans *Une erreur de la nature*, interrogeant la possibilité de « trouver la Vraie langue⁴⁰? », il répond : « Il faut chercher [...] une langue qui dise qu'il n'y a pas de Vraie langue, [...] qui expose en quoi elle est un leurre et comment on peut faire de l'écrit la scène distancée qui l'exhibe comme leurre⁴¹. »

Mais à nouveau les questions surgissent de ces propositions d'éclaircissement. En effet, Prigent dit « une », en 1996 ou en 2008, quand nous avons choisi « sa » et repris sa formulation de 1988⁴² : était-ce légitime? « Sa » suppose une unicité. Or l'écrivain s'en est-il tenu à une seule langue-autre trouant les murs symboliques hérités? Ou y a-t-il eu plusieurs tentatives de langues-Prigent autres – le « une » invitant à la relativité et à considérer un essai parmi d'autres⁴³ aussi bien qu'à saisir la conception *dynamique* (*in progress*) de son « désir de littérature » ou de poésie? Quelles sont alors les possibles langues-autres-Prigent? Qu'est-ce qui les différencie les unes des autres? Car il faut bien nous demander si la langue de *Power/Powder* (1977) ou *Peep-Show* (1984) a peu ou tout à voir avec celle de *Météo des Plages* (2010) ou des *Enfances Chino* (2013), sans parler de celle de *L'Incontenable* (2004) ou d'*Une erreur de la nature* (1996). Les genres variés listés en ouverture aussi bien que la chronologie exigent peut-être la nuance, comme il faut peut-être réinterroger de plus près ces hésitations définitionnelles entre « littérature » et « poésie » relevées dans son

39. Christian Prigent, *À quoi bon encore des poètes?*, Paris, P.O.L., 1996.

40. Christian Prigent, *Une erreur de la nature*, Paris, P.O.L., 1996, p. 201.

41. *Ibid.*, p. 203.

42. Voir l'article cité plus haut : Christian Prigent, « Trouver sa langue », *Action poétique*, n° 113-114, 1988.

43. Pour un début d'étude d'une de ces langues, celle « trou(v)ée » dans les récits biographiques de *Commencement* et *Grand-mère Quéquette*, voir Bénédicte Gorriillot, « Christian Prigent : l'effacement poétique à l'œuvre », in Christian Doumet (dir.), *Littérature : Effacement de la poésie?*, n° 156, octobre-décembre 2009, p. 65-78 (notamment la dernière partie « *Impression soleil levant* : se muscler autrement la langue »).

métadiscours⁴⁴. Par ailleurs, que veut dire plus précisément l'écrivain par *trouer l'écran des langues* héritées? *Trouer*, c'est faire quoi, au juste, concrètement? Cela oblige à nous demander quelle(s) poétique(s) ou politique(s) du « trou linguistique » propose l'auteur. Voilà donc l'abîme de questions auquel conduit l'interrogation de la langue-Prigent.

VI. POURQUOI LA/LES LANGUE(S), PLUTÔT QUE LANGAGE(S), VOIX, DISCOURS, PAROLE(S), ETC. ?

L'abîme se creuse encore si l'on poursuit l'interrogation du titre choisi pour ce colloque : nous avons retenu le mot « langue ». Et pourquoi pas langage? discours? parole? voix? *logos*? style? ou même *lalangue*, selon le syncrétisme orthographique lacanien, voire texte? « Langue » est souvent confondu avec certains de ces vocables, par exemple avec « langage », comme le rappelle, agacé, Henri Meschonnic : « Le génie [français] a justement l'habitude maligne de les confondre. Question de concepts, non de mots⁴⁵! » Et de rappeler que la langue n'est pas le langage :

Langage englobe les systèmes de signes extralinguistiques qui ne sont pas les langues, au sens où ils n'ont pas de double articulation : le code gestuel des sourds-muets [...]; l'expression corporelle (individuelle ou culturelle) [ou] langage du corps; [...] puis toute métaphore d'un système d'expression artistique [, tel] le langage musical, le langage pictural [...]. Enfin *langage* [pour] des signaux animaux (le langage des abeilles) ou artificiels : les pavillons de marine⁴⁶.

Langue correspondrait donc à une actualisation particulière de cette « faculté générale⁴⁷ » de communication, en tant que « propre spécifiquement au genre humain » comme « système de signes à double articulation (les phonèmes et les unités de sens) », capable de « produire

44. Cette variation d'appellation avait retenu l'attention de Catherine Pomparat et Sébastien Rongier du site *Remue.net* qui avaient alors organisé une rencontre sur « Le Désir de littérature, en somme » entre Christian Prigent et Bruno Fern, animée par Bénédicte Gorrillot et Fabrice Thumerel, le 22 mai 2015, à la Maison de la Poésie de Paris ; voir compte rendu et enregistrement audio sur <<http://remue.net/spip.php?article7606>> (consulté le 12/08/2016).

45. Henri Meschonnic, « Note sur la langue, le langage, le discours », in *De la langue française*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 2001, p. 17.

46. *Ibid.*, p. 17-18.

47. *Ibid.*, p. 17 et pour les autres citations de ce paragraphe.

indéfiniment, collectivement, individuellement du sens », mais aussi en tant qu'« ensemble social, historique, culturel ». Dans son *Vocabulaire de la philosophie* de 1902, André Lalande spécifiait déjà, avec quelques nuances, cette différence entre langage et langue :

Langue : [...] *Lingua*. A. Système d'expression verbale de la pensée comportant un vocabulaire et une grammaire définis relativement fixes, constituant une institution sociale durable, qui s'impose aux habitants d'un pays, et demeure presque complètement indépendante de leur volonté individuelle⁴⁸.

En 1972, dans leur *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer présentent de même « la langue, comme un “trésor” où seraient emmagasinés des signes⁴⁹ ». Ils mentionnent aussi un nouveau distinguo, apporté par la linguistique moderne (notamment Saussure), qui permet d'affiner la définition du mot *langue* :

La langue se définit comme un code, en entendant par là la mise en correspondance d'« images auditives » et de « concepts ». La parole, c'est l'utilisation, la mise en œuvre de ce code par les sujets parlants.

2. La langue est une pure passivité. Sa possession met en jeu les seules facultés « réceptives » de l'esprit, avant tout la mémoire⁵⁰.

La langue, comme fonds mémoriel antécédent, comme potentialités expressives, doit être actualisée par la *parole* pour vivre, *parole* désignant l'appropriation individuelle et pragmatique de cette réserve « passive » par un « je ». Ainsi acclimatée dans l'opération de parole et éprouvée dans sa plasticité par ce « je », la langue (française ou grecque...) devenue *une* langue, ou plutôt *sa* langue, rejoint alors ce qu'on appelle le *style*, comme le propose Lalande dans son *Vocabulaire* : « Langue : [...] sens B. Manière d'écrire d'un auteur ; [...]. “La langue d'Aristote”⁵¹. »

48. André Lalande, art. « Langue », in *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* [1902], Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1993, t. I, p. 554.

49. Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer (dir.), art. « Langue et parole », in *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* [1972], Paris, Seuil, coll. « Points/Essais », 1995, p. 293.

50. *Ibid.*

51. André Lalande, art. « Langue », in *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, *op. cit.*, p. 554.

C'est pourquoi tout livre d'un écrivain correspondrait à cette *actualisation en parole, en style, en voix propre* ou *phrasé* (selon un mot cher à Prigent) de la langue héritée (ce code préexistant ou ce trésor lexical, grammatical aussi bien que textuel – le lexique et la syntaxe étant patiemment construits par la bibliothèque élaborée en cette langue). Pourtant, parce que la parole-Prigent mobilise toujours une (grande) partie de ces codes historiques antécédents au sein même de leur contestation, *langue* semblerait devoir prévaloir sur *parole* afin d'en rappeler la trace dialectique, et parce que *parole* inscrit moins nettement, dans son vocable, le souvenir de ces écrans ou de ces murs symboliques à traverser que l'idée d'une individualisation possible et d'une profération extérieure et sonore⁵². *Langue* donc, plutôt que *parole*, mais en considérant chez Prigent une langue *travaillée par la parole* et même par la *parole-extériorisation*, dans la mesure où elle implique souvent (pas toujours? et pourquoi?) la performance orale qui en informe (alors jusqu'où?) la rythmique et le phrasé, dans l'amont de l'écriture.

De même conviendrait-il de se demander si l'on ne doit pas entendre cette/ces langue(s) parlée(s)-Prigent comme *discours*, car le plus souvent adressée(s) à une communauté interlocutrice sous la pression (traumatisante ou jouissive) du réel vécu, et multipliant les injonctions ou autres slogans. Meschonnic nous encourage à cette définition, cumulative et contemporaine, de la langue qui permet de ré-orienter (en la démultipliant) l'interrogation de poétique :

Le *discours* est une notion que Benveniste a reprise à la rhétorique pour lui donner un sens linguistique : l'organisation de la parole en un système d'interlocution, d'énonciation. [...] On ne peut plus faire comme si certains termes n'avaient pas été radicalement transformés, pas plus qu'on ne ferait de chimie aujourd'hui avec la nomenclature d'avant.

C'est donc au sens de Saussure que je dis *langue*, et au sens de Benveniste d'abord, quitte à le transformer encore par la poétique, ensuite que je parle de *discours*⁵³.

52. Voir Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer (dir.), *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, op. cit., p. 292-295 : la parole en tant aussi que « phénomène » « individuel » produit par une « performance » physique, dont on peut étudier les « sons » (via la phonologie) se distingue de la langue en tant que « matière » ou « phénomène social », produit par une « compétence » linguistique.

53. Henri Meschonnic, *De la langue française*, op. cit., p. 18-19.

Allons plus loin : il n'est pas si sûr qu'on puisse faire totalement l'économie du vocable *langage* qui travaille peut-être aussi la/les *langue(s)*-Prigent, si l'on tient compte de ces instants où des pratiques affichistes, typographiques, sémiotiques donc, viennent contaminer certains livres⁵⁴.

VII. DES LANGUES : ... POUR LÉCHER LE TROU DU RÉEL?

Mais l'auteur lui-même incite à préférer *langue* et le point de vue que ce vocable suppose pour déchiffrer sa pratique littéraire. Il suffit de se reporter à ses divers textes méta-critiques convoqués dans ce propos d'ouverture. Son utilisation de « langue », par comparaison avec « langage », « parole » ou « discours » se fait à proportion du simple au sextuple. Par exemple, dans les six pages de « Du sens de l'absence de sens », publiées dans *L'Illisibilité en questions*, on relève dix-huit occurrences de « langue », pour trois « langage », deux « discours » et deux « parole ». Ce qui repose la question du privilège lexical de *langue*. Un argument étonnant peut être fourni par le livre IX des *Étymologies* d'Isidore de Séville – mais Christian Prigent se réfère bien à Démétrios dans *L'Écriture, ça crisper le mou*⁵⁵ – et en parcourant conjointement le *Dictionnaire étymologique de la langue latine* d'Alfred Ernout et Antoine Meillet. Les philologues modernes citent Victorinus le grammairien qui dit au IV^e siècle de notre ère : « *Linguam a lingere deductam...* », « la langue qui vient du verbe lécher⁵⁶ ». Isidore dit au VII^e siècle de notre ère : « *Linguae autem dictae in hoc loco pro verbis quae per linguam fiunt* », « or j'ai dit "les langues", dans ce paragraphe, au lieu des "mots", parce qu'ils naissent *sur* la langue [...]»⁵⁷. Peut-être faut-il privilégier « langue » aux plus abstraits « langage », « discours » ou *logos*, pour aborder l'œuvre de Christian Prigent, parce que sa/ses *lingua(e)* (dérivée[s] de *lingo*)

54. Dans les textes de l'époque *TXT* (tel *Power/Powder*, 1977) ou dans *Les Enfances Chino* (2013) où réapparaissent des jeux d'encadrement, des variations sur les casses ou graisses typographiques et des signaux dessinés (par exemple p. 42-43, p. 386-387, p. 417, p. 467-475 ou p. 506-519).

55. Christian Prigent, *L'Écriture, ça crisper le mou*, Neuvy-le-Roi, Alfil éditions, 1997 p. 49.

56. Alfred Ernout et Antoine Meillet, art. « *Lingua* », in *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, *op. cit.*, p. 360.

57. Isidore de Séville, *Étymologies/ Etymologiarum sive originum, liber IX-2*, voir <<http://www.thelatinlibrary.com/isidore/9.shtml>> (consulté le 12/08/2016) (traduction française personnelle).

s'acharne(nt) à lécher le corps sensuel du réel, essaie(nt) d'en arracher un peu de chair (de présence), par les mots sortis de la bouche... , sans être pour autant réductible à la seule *lalangue* lacanienne – ce « bouillon » de matière sonore transmis par la mère, qui ne suit pas le découpage linguistique des mots et des lois de la syntaxe, qui est lié à la jouissance plutôt qu'au sens⁵⁸ ou à la communication⁵⁹ –, et sans être non plus réductible au charabia artaldien⁶⁰ ou au carnavalesque bakhtinien des réécritures hypertextuelles, souvent invoqués comme modèles ? D'ailleurs, la récurrence de scènes de léchage, lécheries (et autres fellations ou *cunnilingi*) dans le *corpus* des récits ou poèmes publiés encouragerait par métaphore cette préférence linguistique.

Ce premier colloque ample consacré à l'écrivain a donc pour ambition de commencer à répondre à ces multiples questions, sachant bien qu'une semaine ne pourrait y suffire. Le programme annonce diverses ressources pour y parvenir : points de vue philosophico-psychanalytique (*quid* du rapport de la/les langue[s]-Prigent au réel ?), linguistique (quel fonctionnement interne ?) et philologique (quelle mémoire de/ pour la langue maternelle ?), poétique et médiopoétique⁶¹ (quelle tropologie tenant compte aussi des *medium* par lesquels est/sont diffusée[s] et performée[s] cette/ces langue(s)-Prigent ?), historique (quelle situation dans l'histoire littéraire ?), rhétorique et pragmatique (quelle visée et quelle efficace sur le destinataire ?), socio-politique (quelle lisibilité/visibilité sur le groupe) ou traductologique (quelle possible com-préhension à l'étranger de cette langue-trouant-le trou des langues fautives ?)...

58. Voir les Conférences à Sainte-Anne de 1972 où Jacques Lacan invente ce concept de *lalangue*, dans *Le Séminaire, livre XX : Encore*, texte établi par Alain Miller, Paris, Seuil, coll. « Le champ freudien », 1975.

59. Pour Hervé Castanet, citant Lacan : « [...] : lalangue sert à toutes autres choses qu'à la communication » (« Lalangue – "en un seul mot" », *Il Particolare* [« Cahier Christian Prigent »], n° 21-22, 2009, p. 8).

60. Selon les trois directions jusqu'ici souvent suivies par les commentateurs de Christian Prigent (encouragés par l'auteur même) et par exemple illustrées, en 2004, dans les entretiens avec Hervé Castanet, *Ne me faites pas dire ce que je n'écris pas*, *op. cit.* ; voir p. 7-41 sur la lecture par la psychanalyse (d'ailleurs appelée à être dépassée par l'écrivain), p. 23, p. 49, p. 116-117 sur l'intertexte d'Artaud-Bataille et p. 105 et 115-116 sur le modèle carnavalesque.

61. Selon le néologisme créé et théorisé par Jean-Pierre Bobillot, « Naissance d'une notion : la médiopoétique » in Nadja Cohen, Anneliese Depoux, Céline Pardo et Anne Reverseau, (dir.), *Poésie & Médias xx^e-xx^e siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2012, p. 155-173.

Les auteurs

ÉRIC AVOCAT est maître de conférences à l'université d'Osaka (Japon), au département de langue et littérature françaises. Ses domaines de recherche sont le théâtre, l'art oratoire, le discours politique, pendant la Révolution française. Parmi ses publications récentes, on peut citer : « Du théâtre à la théâtralité, la scène parlementaire et la pluralité des mondes dramaturgiques », in *Dramaturgies du conseil et de la délibération*, Publications numériques du CÉRÉdI, université de Rouen, 2016 ; « “Le discours le plus tragique et le plus pur” ? Une ébauche de l'*hamartia* révolutionnaire », *Orages. Littérature et culture*, n° 14, mars 2015.

VANDA BENES est actrice, chanteuse, adaptatrice, metteur en scène et directrice artistique de la compagnie *La Belle Inutile*. Elle a porté à la scène plusieurs textes de Christian Prigent ; en 2006, « Peep-Show » d'après *Peep-Show (roman en vers)* ; en 2013, *Keuleuleu le Vorace* ; en 2016, « Tra La La ! » sur des textes extraits de l'œuvre poétique et romanesque de Christian Prigent et des musiques de Jean-Christophe Marti. Elle se produit régulièrement aux côtés de Christian Prigent pour des lectures et performances, en France et à l'étranger. Voir : <www.labelleinutile.fr>.

JEAN-PIERRE BOBILLOT, « POète bruYant », pratique la *Re/création sonore* (en studio) et la *lecture/aXion* (en public) : ainsi *Janis & Daguerre*, Atelier de l'agneau, en 2013. Professeur à l'université ex-Stendhal (Grenoble), ses travaux sur la poésie française de 1866 à 1925 et les avant-gardes européennes des XX^e-XXI^e siècles aboutissent à une *histoire alternative de la poésie*, considérée principalement d'un point de vue *médiopoétique*. Il a notamment fait paraître : *Poésie sonore. Éléments de typologie historique*, Le Clou dans le fer, 2009 ; *Quand écrire, c'est crier. De la poésie sonore à la médiopoétique*, Atelier de l'agneau, 2016.

JEAN-MARC BOURG est comédien. Il a mis en scène et interprété *Une phrase pour ma mère*, de Christian Prigent, entre 2003 et 2015.

PHILIPPE BOUTIBONNES, peintre et écrivain né à Avignon en 1938, vit à Caen où il fut professeur de microbiologie à l'université. Il a publié *Antoni van Leeuwenhoek ou l'exercice du regard* (Belin, 1994).

DOMINIQUE BRANCHER est professeur associée de littérature ancienne au séminaire d'études françaises de l'université de Bâle. Elle s'intéresse principalement aux interactions entre littérature et savoirs à la Renaissance (médecine, philosophie, philosophie naturelle, botanique). Deux livres sont parus en 2015 aux éditions Droz : *Équivoques de la pudeur. Fabrique d'une passion à la Renaissance* et *Quand l'esprit vient aux plantes : botanique sensible et subversion libertine (XVI^e-XVII^e siècles)*.

ÉLISABETH CARDONNE-ARLYCK, professeur émérite à Vassar College (NY, USA), est l'auteur de *Désir, figure, fiction. Le « Domaine des marges » de Julien Gracq* (Lettres modernes, 1981), *La Métaphore raconte. Pratique de Julien Gracq* (Klincksieck, 1984) et *Véracités : Ponge, Jaccottet, Roubaud, Deguy* (Belin, 2009). Elle a dirigé le recueil *Effractions de la poésie* avec Dominique Viart (L'Harmattan, 2003) et co-dirigé deux numéros de C.F.F.S sur *Écrire/Filmer* (2005). Elle écrit actuellement un livre sur les larmes au cinéma.

DAVID CHRISTOFFEL, poète et compositeur, est correspondant pour la *Radio-Télévision-Suisse* et directeur d'antenne de *La Radio Parfaite* pour le « Printemps des Arts de Monte-Carlo ». Il est également musicologue, spécialiste des rapports entre poésie et musique. En 2017, il publie *Ouvrez la tête (ma thèse sur Satie)* chez MF-éditions et crée son neuvième opéra parlé, *Le Cul de la quinte*. Il est membre des comités de rédaction des revues *Espace(s)* et *Multitudes*. Ses travaux sont indexés sur <<http://www.dcdb.fr/>>.

ÉRIC CLÉMENS est philosophe, entre phénoménologie et déconstruction, et poète, entre les langues. Ses fictions et questions portent sur l'existence (*De r'tour*, TXT ; *D'après la poésie d'amour*, L'âne qui butine ; *Façons de voir*, Presses universitaires de Vincennes), l'action (*De l'égalité à la liberté*, Le corridor bleu ; *Penser la guerre*, à paraître), le réel (*Les brisures du réel*, Ousia ; *Mythe le rythme, de la dénature des choses*, Au coin de la rue de l'enfer ; *La fiction et l'apparaître*, Albin Michel ; *Fictions du monde, sur le fictif et le fictionnel*, <gerardgranel.com/Ouvertures>).

JACQUES DEMARCQ, né en 1946, vit à Paris ou voyage. Il a été postier, journaliste, professeur de lettres, membre de la revue *TXT*, éditeur et critique d'art, producteur de radio, professeur de design. Il est toujours écrivain et traducteur. Aux éditions Nous, il a publié *Les Zozios*

et *Avant-taire*, et traduit E. E. Cummings, Gertrude Stein, Andrea Zanzotto. Chez Corti, a paru *Nervaliennes*; à l'Atelier de l'agneau, *Rimbaldiennes*; chez Clémence Hiver, Seghers, à La Nerthe, d'autres Cummings.

LAURENT FOURCAUT est professeur émérite de l'université Paris-Sorbonne. Il travaille principalement sur Giono, Simenon et la poésie française contemporaine, sur laquelle il a fait paraître de nombreux articles. Il est rédacteur en chef de la revue de poésie *Place de la Sorbonne*. Ses dernières publications sont : « *Alcools* » de *Guillaume Apollinaire. Je est plein d'autres, remembrement et polyphonie*, Calliopées, 2015 ; « "Noé", livre monstre, la modernité même » (dir.), *La Revue des lettres modernes : Jean Giono 10*, Lettres Modernes-Minard, Classiques Garnier, à paraître en 2017.

ALAIN FRONTIER est poète et grammairien, professeur émérite au lycée Arago (Paris). Il est notamment l'auteur de : *La Poésie*, Belin, 1992 ; *La Grammaire du français*, Belin, 1997 ; *Portrait d'une dame, fiction d'après les paroles de Marie-Hélène Dhénin*, Al Dante, 2005 ; *Le Compromis*, Sitaudis, 2014.

TYPHAINE GARNIER est médiatrice culturelle à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC) depuis 2015. Dans le cadre d'une recherche associée, elle s'est occupée du traitement des archives de Christian Prigent, auquel elle a consacré un mémoire de master 2 de lettres (*Le grotesque chez Christian Prigent : une lecture de Grand-mère Quéquette et Demain je meurs*), soutenu en 2012 à l'université Rennes II.

BÉNÉDICTE GORRILLOT est maître de conférences en poésie latine et littérature française contemporaine à l'université de Valenciennes, membre de conseils éditoriaux dans plusieurs revues scientifiques en France et à l'étranger et co-organisatrice de plusieurs colloques internationaux (Brésil, France, USA). Ses recherches portent sur la poésie contemporaine (quelle réception ? quelles sources d'inspiration, notamment antiques ?) et ont donné lieu à de nombreuses publications. On peut citer : *Christian Prigent, quatre temps* (Argol, 2009), *Inter* avec Pascal Quignard (Galilée, 2011), *L'Illisibilité en questions* (Septentrion, 2014), *Politiques de Ponge* (Septentrion, 2014) ou *Michel Deguy, noir, impair et manque* (Argol, 2016).

TRISTAN HORDÉ, lexicographe, critique littéraire, participe à des colloques consacrés à des écrivains contemporains (notamment James Sacré, Jean Bollack, Philippe Beck, Christian Prigent, Jean-Paul Michel). Il est l'auteur de « Notes critiques » dans *Europe, Sitaudis, Remue.net, Libr-critique*, et a publié *Par les menus, une histoire de mots* (Argol, 2015). Il termine un livre en cours : *Les Noms de lieux du Périgord*.

MARCELO JACQUES DE MORAES est professeur de littérature française à l'université Fédérale de Rio de Janeiro, traducteur, chercheur du Centre national de recherches scientifiques du Brésil, et éditeur de la revue *Alea : Estudos Neolatinos*. Il collabore aussi au département d'études luso-brésiliennes de l'université d'Aix-Marseille, depuis 2007. Parmi ses publications récentes et en cours, on peut citer : *Christian Prigent* (essai et anthologie traduite, Rio de Janeiro, Eduerj, 2015) ; *O fracasso do poema* (essais, Rio de Janeiro, 7 Letras, 2017) ; *Para que ainda poetas?*, de Christian Prigent (recueil d'essais, Rio de Janeiro, Confraria do Vento, 2017).

CHRISTOPHE KANTCHEFF est directeur de la rédaction de l'hebdomadaire *Politis* et critique de cinéma et de littérature. Entre 2005 et 2012, il a animé, avec l'écrivain Bertrand Leclair, un séminaire sur la critique des œuvres dans les médias, « La Critique impossible? », à l'Institut français de presse, à Paris. Parmi ses publications, on peut citer : *Robert Guédiguian cinéaste* (éditions du Chêne, 2013) ; *Être Arabe* (Actes Sud, 2005, coll. « Babel », 2007) avec Farouk Mardam-Bey et Elias Sanbar. Il a aussi réalisé un documentaire : *Henri Alleg, l'homme de « la Question »*, en 2008.

CHANTAL LAPEYRE-DESMAYSON, professeur de littérature française à l'université d'Artois, mène des recherches sur la littérature contemporaine, la danse et la question du baroque dans la période contemporaine. Elle a publié plusieurs ouvrages, en particulier *Résonances du réel* (L'Harmattan, 2011) et *Pascal Quignard la voix de la danse* (Septentrion, 2013).

GINETTE LAVIGNE est cinéaste, auteur d'une dizaine de films qui s'apparentent plus à des essais qu'à un strict cinéma du réel. Ses films étudient la persistance des espoirs au-delà de l'effacement des traces, comme en témoigne la trilogie qu'elle a consacrée à la Révolution des œillets au Portugal, et notamment *La Nuit du coup d'état* (2001).

Monteuse de la plupart de ses films, elle est aussi, depuis 1993, une très proche collaboratrice de Jean-Louis Comolli, le plus souvent en tant que monteuse mais aussi comme co-scénariste (*Buenaventura Durruti, anarchiste*, 1999).

HUGUES MARCHAL, membre honoraire de l'Institut universitaire de France, est professeur associé de littérature moderne à l'université de Bâle. Ses travaux portent principalement sur la poésie et la poétique, de 1800 à nos jours, et sur les relations entre science et littérature. Il a notamment publié *La Poésie* (Flammarion, 2007) et dirigé l'anthologie *Muses et ptérodactyles : la poésie de la science de Chénier à Rimbaud* (Seuil, 2013).

PHILIPPE MET est professeur de littérature française et de cinéma à l'université de Pennsylvanie (USA) où il dirige le département d'études françaises et francophones. Il est également rédacteur en chef de la revue *French Forum*. Il a publié plusieurs ouvrages, dont *Formules de la poésie. Études sur Ponge, Leiris, Char et Du Bouchet* (PUF, 1999), *La Lettre tue. Spectre(s) de l'écrit fantastique* (Septentrion, 2009), et près de quatre-vingts articles dans des domaines aussi divers que la poésie moderne et contemporaine, la littérature fantastique et le cinéma d'auteur ou de genre.

OLIVIER PENOT-LACASSAGNE, maître de conférences à l'université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, est spécialiste de l'œuvre d'Antonin Artaud, des avant-gardes et des contre-cultures. Parmi ses derniers livres parus, on peut citer : *Back to Baudrillard* (CNRS éditions, 2015) ; *Vies et morts d'Antonin Artaud* (CNRS éditions, coll. « Biblis », 2013). Il prépare actuellement : *Beat Generation : l'inservitude volontaire* (CNRS éditions, septembre 2017).

JEAN-CLAUDE PINSON, maître de conférences honoraire, a longtemps enseigné la philosophie à l'université de Nantes. Il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages, livres de poésie, récits et essais. Son dernier titre paru est *Alphabet cyrillique* (Champ Vallon, 2016).

CHRISTIAN PRIGENT, né en 1945 à Saint-Brieuc, professeur retraité de lettres classiques, a exercé dans le secondaire en France et à l'étranger. Il a cofondé et dirigé la revue *TXT*, publiée entre 1969 et 1993. Il est l'auteur d'une soixantaine de livres (chroniques, entretiens, essais,

fiction, livrets, romans, poèmes, théâtre, traductions, etc.), depuis 1969 (*La Belle Journée*) jusqu'au plus récent (*Les Amours Chino*, P.O.L, 2016), qu'il performe régulièrement en lectures publiques.

NATHALIE QUINTANE, écrivain, née en 1964, publie d'abord ses premiers textes dans des revues de poésie (*Action Poétique*, *Nioques*, *Doc(k)s*, *Java*, la *Revue de littérature générale*) puis, chez P.O.L, des livres sans indication générique ainsi que deux romans. Elle participe à de nombreuses lectures publiques, en France et à l'étranger (Danemark, Suède, Brésil...), et travaille régulièrement avec des artistes (Stéphane Bérard, Xavier Boussiron, Stephen Loye, Alain Rivière...). Parmi d'autres parutions, on peut citer : *Chaussure*, P.O.L, 1997 ; *Tomates*, P.O.L, 2010 ; *Que faire des classes moyennes?*, P.O.L, 2016.

JEAN RENAUD est professeur de khâgne retraité. Ses publications sont consacrées à la littérature du XVIII^e siècle (Diderot en particulier) et à des écrivains contemporains (Simon, Kundera, Bergounioux, Genet, Cadiot, Prigent, Hocquard...). Il est aussi l'auteur de deux romans, *Les Molécules amoureuses* (Actes Sud, 1993) et *L'Amour exaspéré* (L'Act Mem, préface de Bernard Noël, 2009), et de quelques « poésies », parues dans des revues.

FABRICE THUMEREL, enseignant et chercheur à l'université d'Artois, est spécialisé dans les écritures contemporaines : outre la publication de nombreux travaux (dont *Le Champ littéraire français au XX^e siècle*, en 2002), il a (co)dirigé plusieurs colloques internationaux (sur la critique, les avant-gardes, Annie Ernaux, Bernard Desportes...) et lancé en 2001 la collection « Manières de critiquer » avec Francis Marcoin (Artois Presses Universités). Il est aussi codirecteur de la revue littéraire en ligne *Libr-critique.com* et a fondé le blog « Autour de Christian Prigent », en 2014.

JEAN-PIERRE VERHEGGEN, poète belge, membre du groupe et de la revue *TXT*, est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages dont le dernier en date *ça n'langage que moi* est paru en 2014 chez Gallimard. Il a reçu le Molière du théâtre *via* son interprète Jacques Bonnaffé, en 2009, pour *L'Oral et hardi*.

Table des matières

Avant-propos par <i>Bénédicte Gorrillot et Fabrice Thumerel</i>	7
Pour ouvrir par <i>Bénédicte Gorrillot</i>	13

PARTIE I CHANTER EN CHARABIAS (OU TROU-VAILLER « LA FAIBLESSE DES FORMES »)

I. <i>Dum pendet filius</i> : peloter la langue pour se la farcir maternelle par <i>Laurent Fourcaut</i>	31
II. La matière syllabique par <i>Jean Renaud</i>	53
III. Christian Prigent et le vers sens dessus dessous par <i>Tristan Hordé</i>	67
IV. Prigent/Martial : trou(v)er le traduire par <i>Bénédicte Gorrillot et Christian Prigent</i>	79
V. Trou(v)er sa langue par la langue de l'autre : en traduisant Christian Prigent en brésilien par <i>Marcelo Jacques de Moraes</i>	101
VI. La « voix-de-l'écrit » : une spécificité médiopoétique ou Comment (de) la langu' se colletant à/avec du réel trou(v)e à se <i>manifeste</i> dans un <i>mo(t)ment</i> de réalité par <i>Jean-Pierre Bobillot</i>	119

PARTIE II L'AFFRONTMENT AU RÉEL « DES-LANGUES-EN-CORPS »

I. Réel : point Prigent (Le réalisme critique dans la « manière de Bretagne ») par <i>Fabrice Thumerel</i>	137
--	-----

II. Et hop! Une, deux, trois, d'autres et toutes par <i>Philippe Boutibonnes</i>	161
III. Porno-Prigent, ou la langue à la chatte par <i>Philippe Met</i>	179
IV. Éros cosmicomique par <i>Jean-Claude Pinson</i>	197
V. La danse des morts du conteur par <i>Éric Clémens</i>	213

PARTIE III
« LE BÂTI DES LANGUES » TRAVERSÉES

I. Dégeler Rabelais par <i>Dominique Brancher</i>	227
II. Ratages et merveilles : le geste baroque de Christian Prigent par <i>Chantal Lapeyre-Desmaison</i>	245
III. Une sente sinueuse et ardue : les sciences dans <i>Les Enfances Chino</i> par <i>Hugues Marchal</i>	263
IV. La démocratie poétique de Christian Prigent par <i>Éric Avocat</i>	281
V. Prigent/Bataille et la « génération de 90 » par <i>Nathalie Quintane</i>	297
VI. La fiction de la <i>littérature</i> par <i>Olivier Penot-Lacassagne</i>	315
VII. Les popottes à Cricri par <i>David Christoffel</i>	323

PARTIE IV
DE *TXT* À L'ARCHIVE : L'INTERLOCUTION
CONTEMPORAINE DES LANGUES-PRIGENT

I. Le bien touillé par <i>Jean-Pierre Verheggen</i>	343
II. « Prigentation d' <i>Œuf-glotte</i> » par <i>Jacques Demarçq</i>	371

III. Comment j'ai connu Christian Prigent par <i>Alain Frontier</i>	377
IV. Le trou de la critique par <i>Christophe Kantcheff</i>	389
V. L'écrivain aux archives ou le souci des traces par <i>Typhaine Garnier</i>	403
VI. Comment parler le Prigent ? par <i>Jean-Marc Bourg et Éric Clémens</i>	423
VII. Pierrot mutin par <i>Vanda Benes et Éric Clémens</i>	431
VIII. Sur <i>La Belle Journée</i> par <i>Élisabeth Cardonne-Arlyck et Ginette Lavigne</i>	451
Journal décembre 2013/janvier 2014 (extraits) par <i>Christian Prigent</i>	473
Postface : fin des « actions » ? par <i>Bénédicte Gorrillot et Fabrice Thumerel</i>	485
Bibliographie générale	487
Les auteurs	535
Table des illustrations	541



Institution de conservation d'archives parmi les plus réputées d'Europe, l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine préserve et met en valeur une collection exceptionnelle dédiée à l'histoire de la pensée et de la création contemporaines. Depuis sa fondation, l'IMEC contribue au rayonnement de la recherche sur la vie littéraire, éditoriale, artistique et intellectuelle. Brouillons et manuscrits, lettres, notes et carnets de travail, traductions, œuvres graphiques et photographiques, documents audiovisuels, fichiers numériques, éditions originales et documentation... cette richesse, largement inédite, aujourd'hui consultable à l'abbaye d'Ardenne, documente un pan essentiel de l'histoire des idées et des formes, et restitue le foisonnement intellectuel, éditorial et artistique d'une époque. Reconnu d'intérêt général, l'Institut a pour vocation de pérenniser les fonds qui lui sont confiés et de les mettre en valeur à travers une mission scientifique, culturelle et pédagogique.

L'IMEC conserve les archives de Christian Prigent depuis 2012.

IMEC – abbaye d'Ardenne
14280 Saint-Germain-la-Blanche-Herbe
www.imec-archives.com

Les colloques de Cerisy aux Éditions Hermann

LITTÉRATURE

- Écritures de soi, Écritures du corps*, J.-F. Chiantaretto et C. Matha (dir.), 2016.
Périple & parages. L'œuvre de Frédéric Jacques Temple, M.-P. Berranger, P.-M. Héron et C. Leroy (dir.), 2016.
Écriture(s) et psychanalyse : quels récits ?, Fr. Abel, M. Delbraccio et M. Petit (dir.), 2015.
Pascal Quignard. Tradlations et métamorphoses. Avec un inédit de Pascal Quignard, M. Calle-Gruber, J. Degenève et I. Fenoglio (dir.), 2015.
1913 : cent ans après. Enchantements et désenchantements, C. Camelin et M.-P. Berranger (dir.), 2014.
Écritures de soi, Écritures des limites, J.-F. Chiantaretto (dir.), 2014.
Ateliers d'écriture littéraire, Cl. Oriol-Boyer et D. Bilous (dir.), 2013.
Swann le centenaire, A. Compagnon et K. Yoshikawa (dir.), 2013.
Présence d'André du Bouchet, M. Collot et J.-P. Léger (dir.), 2012.
L'Ailleurs depuis le romantisme. Essais sur les littératures en français, D. Lançon et P. Née (dir.), 2009.
Yves Bonnefoy. Poésie, recherche, savoirs, D. Lançon et P. Née (dir.), 2007.

PHILOSOPHIE

- Lieux et figures de l'imaginaire*, M. de Gandillac et W. Bannour (dir.), 2017.
À l'épreuve d'exister avec Henri Maldiney, Ch. Younès et O. Frérot (dir.), 2016.
Jean Greisch, les trois âges de la raison, S. Bancalari, J. de Gramont et J. Leclercq (dir.), 2016.
Des possibles de la pensée. L'itinéraire philosophique de François Jullien, Fr. Gaillard et Ph. Ratte (dir.), 2015.
Gaston Bachelard. Science et poétique, une nouvelle éthique ?, J.-J. Wunenburger (dir.), 2013.
L'Émile de Rousseau : regards d'aujourd'hui, A.-M. Drouin-Hans, M. Fabre, D. Kambouchner et A. Vergnioux (dir.), 2013.

SOCIÉTÉ

- Cultures et créations dans les métropoles-monde*, M. Lussault et O. Mongin (dir.), 2016.
La région, de l'identité à la citoyenneté, A. Frémont et Y. Guermont (dir.), 2016.
Le génie de la marche. Poétique, savoirs et politique des corps mobiles, G. Amar, M. Apel-Muller et S. Chardonnet-Darmaillacq (dir.), 2016.
Peut-on apprivoiser l'argent aujourd'hui ?, J.-B. de Foucauld (dir.), 2016.

Au prisme du jeu. Concepts, pratiques, perspectives, L. Mermet et N. Zaccari-Reyners (dir.), 2015.

Les animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux, V. Despret et R. Larrère (dir.), 2014.

Prendre soin. Savoirs, pratiques, nouvelles perspectives, V. Chagnon, C. Dallaire, C. Espinasse et É. Heurgon (dir.), 2013.

Villes, territoires, réversibilités, F. Scherer et M. Vanier (dir.), 2013.

La Sérendipité. Le Hasard heureux, D. Bourcier et P. van Andel (dir.), 2011.

Peurs et Plaisirs de l'eau, B. Barraqué et P.-A. Roche (dir.), 2010.

HORS SÉRIE

Nourritures jardinières dans des sociétés urbanisées, S. Allemand et É. Heurgon (dir.), 2016.

Transplanter. Une approche transdisciplinaire : art, médecine, histoire et biologie, Fr. Delaporte, B. Devauchelle et E. Fournier (dir.), 2015.

Renouveau des jardins. Clés pour un monde durable ?, S. Allemand, É. Heurgon et S. de Paillette (dir.), 2014.

De Pontigny à Cerisy (1910-2010) : des lieux pour « penser avec ensemble », S. Allemand, É. Heurgon et C. Paulhan (dir.), 2011.



CERISY

Le **Centre Culturel International de Cerisy** propose, chaque année, de fin mai à début octobre, dans le cadre accueillant d'un château construit au début du **xvii^e** siècle, monument historique, des rencontres réunissant artistes, chercheurs, enseignants, étudiants, acteurs économiques et sociaux, mais aussi un vaste public intéressé par les échanges culturels et scientifiques.



Une longue tradition culturelle

- Entre 1910 et 1939, Paul Desjardins organise à l'abbaye de Pontigny les célèbres **décades**, qui réunissent d'éminentes personnalités pour débattre de thèmes littéraires, sociaux, politiques.
- En 1952, Anne Heurgon-Desjardins, remettant le château en état, crée le **Centre Culturel** et poursuit, en lui donnant sa marque personnelle, l'œuvre de son père.
- De 1977 à 2006, ses filles, Catherine Peyrou et Édith Heurgon, reprennent le flambeau et donnent une nouvelle ampleur aux activités.
- Aujourd'hui, après la disparition de Catherine, puis celle de Jacques Peyrou, Cerisy continue sous la direction d'Édith Heurgon et de Dominique Peyrou, avec le concours d'Anne Peyrou-Bas et de Christian Peyrou, également groupés dans la Société civile du château de Cerisy, ainsi que d'une équipe efficace et dévouée, animée par Philippe Kister.



Un même projet original

- Accueillir dans un cadre prestigieux, éloigné des agitations urbaines, pendant une période assez longue, des personnes qu'anime un même attrait pour les échanges, afin que, dans la réflexion commune, s'inventent des idées neuves et se tissent des liens durables.
- La Société civile met gracieusement les lieux à la disposition de l'**Association des Amis de Pontigny-Cerisy**, sans but lucratif et reconnue d'utilité publique, présidée actuellement par Jean-Baptiste de Foucauld, inspecteur général des finances honoraire.



Une régulière action soutenue

- Le **Centre Culturel**, principal moyen d'action de l'Association, a organisé près de **750 colloques** abondant, en toute indépendance d'esprit, les thèmes les plus divers. Ces colloques ont donné lieu, chez divers éditeurs, à la publication de près de **550 ouvrages**.
- Le **Centre National du Livre** assure une aide continue pour l'organisation et l'édition des colloques. Les **collectivités territoriales** (Région Normandie, Conseil départemental de la Manche, Coutances Mer et Bocage) et la **Direction régionale des Affaires culturelles** apportent leur soutien au Centre, qui organise, en outre, avec les **Universités de Caen** et de **Rennes 2**, des rencontres sur des thèmes concernant la Normandie et le Grand Ouest.
- Un **Cercle des Partenaires**, formé d'entreprises, de collectivités locales et d'organismes publics, soutient, voire initie, des rencontres de **prospective** sur les principaux **enjeux contemporains**.
- Depuis 2012, une nouvelle salle de conférences, moderne et accessible, propose une formule nouvelle : les **Entretiens de la Laiterie**, journées d'échanges et de débats, à l'initiative des partenaires de l'Association.

Renseignements : CCIC, Le Château, 50210 CERISY-LA-SALLE, FRANCE

Tél. 02 33 46 91 66, Fax. 02 33 46 11 39

Internet : www.ccic-cerisy.asso.fr ; Courriel : info.cerisy@ccic-cerisy.asso.fr



COLLOQUES DE CERISY (Choix de publications)

- *L'Ailleurs depuis le romantisme*, Hermann, 2010.
- *Dans le feuilletage de la terre (Marie-Claire Bancquart)*, Peter Lang, 2013.
- *Henry Bauchau, les constellations impérieuses*, AML/Labor, 2003.
- *Philippe Beck, un chant objectif aujourd'hui*, Corti, 2014.
- *Yves Bonnefoy. Poésie, recherche et savoirs*, Hermann, 2007.
- *Présence d'André du Bouchet*, Hermann, 2012.
- *Camus l'artiste*, PU de Rennes, 2015.
- *Les pluriels de Barbara Cassin*, Le Bord de l'eau, 2012.
- *Césaire 2013 : parole due*, Présence africaine, 2014.
- *Georges-Emmanuel Clancier : passager du siècle*, PU de Limoges, 2003.
- *Les chemins actuels de la critique*, 10/18, rééd. Hermann, 2011.
- *Michel Deguy, l'allégresse pensive*, Belin, 2007.
- *Desnos pour l'an 2000*, Gallimard, 2000.
- *Heather Dohollau*, Folle Avoine, 2006.
- *Dans le dehors du monde : exils d'écrivains*, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2010.
- *Le monde de Jean Follain*, Jean-Michel Place, 1998.
- *André Frénaud : la négation exigeante*, Le temps qu'il fait, 2004.
- *Guillevic maintenant*, Honoré Champion, 2011.
- *L'Atelier de Louis Guilloux*, PU de Rennes, 2012.
- *Intégrités et transgressions de P.J. Jouve*, Calliopées, 2010.
- *Kafka*, Cahiers de l'Herne, 2014.
- *Mallarmé ou l'obscurité lumineuse*, Hermann, 1999, rééd. 2014.
- *Henri Meschonnic*, In Press, 2005.
- *1913 : cent ans après. Enchantements et désenchantements*, Hermann, 2013.
- *Henri Michaux est-il seul ?*, Les Cahiers bleus, 2000.
- *Pierre Michon. La lettre et son ombre*, Gallimard, 2013.
- *La poétique de Musset*, PU de Rouen et du Havre, 2013.
- *Gérard de Nerval et l'esthétique de la modernité*, Hermann, 2010.
- *Bernard Noël : le corps du verbe*, ENS, 2008.
- *Pessoa : unité, diversité, obliquité*, Christian Bourgois, 2000.
- *De Pontigny à Cerisy (1910-2010) : des lieux pour « penser avec ensemble »*, Hermann, 2011.
- *Pascal Quignard, translations et métamorphoses*, Hermann, 2015.
- *Roussel : hier, aujourd'hui*, PU de Rennes, 2014.
- *James Sacré*, La Lettre volée, 2012.
- *Senghor et sa postérité littéraire*, PU de Metz, 2008.
- *Swann le centenaire*, Hermann, 2013.
- *Style, langue et société*, Honoré Champion, 2015.
- *Périple & parages. L'œuvre de Frédéric-Jacques Temple*, Hermann, 2016.
- *Verlaine à la loupe*, Honoré Champion, 2000.
- *Volodine, etc. Post-exotisme, poétique, politique*, Classiques Garnier, 2010.